

# Nous n’avons jamais été dans la mer

MERAL KUREYSHI

Vous posiez votre doigt sur nos lèvres pour nous forcer à nous taire, votre empreinte est encore bien visible entre le nez et la bouche. Le philtrum est plus marqué chez ceux qui n’arrivaient pas à se taire, parce qu’il fallait presser plus fort. C’est mon cas. Nous devons d’abord oublier, avant de pouvoir apprendre à parler. Ce qui a été, ce qui vient. Ainsi parlait ma grand-mère, et je la croyais.

Lili, le jour de son nonante-cinquième anniversaire, sera couchée dans un cercueil en bois pâle, vêtue de sa robe à fleurs bleues.

Un carton rempli de lettres et de bibelots dans les mains, je suivrai son cercueil quand Lili sera transférée de la maison de retraite aux pompes funèbres, et je lui ferai un signe à son départ. Depuis la fenêtre, Erna aussi lui fera un signe.

Dans la cage d’escalier, paumes tournées vers le ciel, je ferai une prière pour Lili dans la langue de ma grand-mère. Un reliquat : il ne me reste rien d’autre d’elle, sinon sa tête dure.

Une infirmière interrompra ma prière et me demandera si elle peut m’aider. J’irai pleurer aux toilettes.

Le soleil brillera et les mouchérons feront luire le ciel. Un joggeur passera par là. Un ciel bleu ennuyeux, comme Lili l’aimait.

L’humidité imprègnera les vêtements, se déposera sur les cheveux, sur la peau, dormira sur la langue.

De Lili il restera si peu. Un mélange d’os, de cercueil, de vêtements et de perruque, et le résidu des morts incinérés avant elle.

Il y aura peu de monde, quelques personnes de la maison de retraite que j’aurai de la peine à reconnaître, tout comme je ne reconnais pas ma dentiste à la piscine.

Ils seront tous en noir, et moi en bleu, la couleur favorite de Lili.

Mon visage se mettra à rougir, mes yeux à brûler, mon nez à couler, je passerai ma main sur mes joues, puis je frotterai mes paumes pour qu’elles sèchent.

Et j’attendrai. Les mots de la pasteure et d’autres gens en noir qui n’ont pas vraiment connu Lili, et j’enlèverai les mots qui ne lui conviendront pas. Ils l’appelleront Elisabeth, prénom qu’enfant déjà elle n’aimait pas. Sa mère l’appelait comme ça quand elle faisait des bêtises. Elle devait endurer les coups, ne pas faire de bruit.

Je ne dirai rien, assise entre mes meilleurs amis, Sophie, la petite-fille de Lili, et Eric, son arrière-petit-fils. Attendrai les mots de Klara, la fille de Lili qui ne pleurera pas. Attendrai, un sachet de sucre dans la poche de mon pantalon, jusqu’à ce qu’ils soient tous partis. Jusqu’à ce qu’arrivent les hôtes d’un autre enterrement. Sur la pierre, un peu des cendres de Lili subsistera qui se mêlera aux restes du défunt suivant.

Alors, pour me consoler, je prendrai le sucre que je ferai fondre sur ma langue.

A la réception de la maison de retraite, je récupérerai une caisse avec les quelques affaires de Lili. Il y aura une enveloppe sur laquelle Lili a inscrit mon nom d’une main tremblante.

Et quand l’urne aura disparu derrière une pierre à son nom, j’irai la récupérer, comme je le lui ai promis.

\*

L’ordinateur est ouvert sur le lit à côté de moi, quand j’ai soudain l’impression de tomber et je m’agrippe à la couverture. Je me réveille en pleurs dans mon lit, ce ne sont pas des vrais pleurs, plutôt jouer à pleurer, mimer le bruit, sans larmes. Mon visage se déforme bizarrement.

Et quand j’essaie de parler du rêve, de me le raconter à haute voix, il disparaît complètement.

Je me souviens seulement que les gens changeaient de visage, de langue, mais leurs mains restaient les mêmes.

Y avait-il des bruits ou des couleurs, impossible de m’en souvenir. J’arrive parfois à voler. Et ce sont souvent ceux qui me sont le plus proche qui meurent.

Les feuilles du hêtre de la cour tournoient sur la musique du passé. Le vent les repousse de sorte que j’ai la vue sur la maison voisine. Parfois je vois l’intérieur des appartements.

Je reviens en arrière et reprends le film là où j’ai décroché. Une conversation entre Jesse et Céline qui se rencontrent dans le train entre Budapest et Paris, mais bientôt je ferme les yeux un peu plus longtemps que pour un simple clignement.

J’inspire profondément et rouvre les yeux. Reprends là où j’ai arrêté de suivre la conver-

sation de Jesse et Céline qui se promènent la nuit dans une ville. La carte postale à côté de moi, le pied de quelqu’un entre mes jambes, sinon rien, et ensuite?

Enfant je m’imaginai souvent comment ça serait d’être grande, adulte, vieille.

Je pensais que ça changerait davantage. Nous sommes seulement un peu plus grands et un peu moins bruyants, et plus seuls parce que la mère n’est plus là pour nous prendre dans ses bras quand il se passait quelque chose, et aussi quand il ne se passait rien.

J’ai toujours peur dans le noir, je n’aime pas dormir seule, suis incapable de faire des choix, apprends par cœur des poèmes, photographie des animaux morts et compte mes dents avec ma langue, la bouche fermée, par peur de les perdre.

Le film est terminé, je reviens quinze minutes en arrière.

Jesse et Céline se séparent au lever du soleil.

Trois heures sont passées, le film dure la moitié.

La lessive humide est suspendue dans la chambre, pour que l’air ne soit pas trop sec. Le parquet grince à chacun de mes pas. Ma chaussette accroche un clou et se déchire. Je conserve tant de chaussettes seules, dans l’espoir de retrouver l’autre.

Au lit je n’ai pas besoin de chaussettes, ni de haut qui se tortille à chacun de mes mouvements. Sophie, ma meilleure amie depuis l’école, m’a déjà offert plusieurs pyjamas. Elle ne supporte pas l’idée que je n’en aie pas.

La porte s’ouvre, comme si je n’attendais que ça, que quelque chose bouge. Ma langue gonfle dans la chambre engourdie, jusqu’à ce qu’elle n’ait plus de place dans ma bouche.

Sophie dit quelque chose à propos d’Eric qui, dans quelques mois, aura neuf ans déjà. Il dort enfin, murmure Sophie, est-ce qu’il t’a dit qu’il était amoureux? Je le sais depuis longtemps, Eric me dit tout avant de le dire à sa mère. Ça, elle ne le sait pas mais elle s’en doute parfois. Alors elle se vexe. Et il m’arrive aussi de le lui dire, pour la blesser. Puis j’ai honte de mon comportement et me promets de ne plus recommencer. Jusqu’à la fois suivante.

Je ne ferme jamais ma porte à clé: Sophie et Eric habitent à l’étage au-dessus et ils ont la clé de mon appartement. Au cas où il devait arriver quelque chose, ce qui n’arrive jamais.

Eric et moi nous moquons souvent de Sophie à ce sujet, elle peut en rire, même si elle ne rit jamais d’elle-même.

J’entends depuis mon lit Sophie qui va chercher un verre d’eau à la cuisine. Elle continue à parler bien que personne ne lui réponde. La voisine de palier lui crie de parler moins fort, elle essaie de dormir. Sophie se confond en excuses.

Lentement ma langue dégonfle, je peux à nouveau la bouger et recompte mes dents, bouche fermée. Elles sont toutes là. (...)

Quand Sophie est de retour dans la chambre, je fais semblant de dormir. Elle se faufile jusqu’à moi, arrange la couverture, pose l’ordinateur sur le sol et éteint la lampe de chevet à côté du cadre avec le lièvre de Dürer. Et elle me fait un baiser sur le front.

Dors bien ma chérie, chuchote-t-elle.

Je peux voir son sourire les yeux fermés. Elle quitte la chambre sans un bruit, sort de l’appartement qu’elle ferme à clé de l’extérieur. Comme toujours à double tour. Quel cambrioleur aurait l’idée de rentrer chez moi? Il n’emporterait probablement pas mes livres, mon ordinateur est trop vieux, et mon téléphone aussi.

Les pas de Sophie font vibrer ma couverture, je ne retrouve plus le sommeil.

Personne n’aime être seule, dit Sophie.

Elle n’est pas seule, rétorque Eric, elle a moi, et aussi un peu toi Maman.

Aucun doute, Eric a hérité de mon sens de l’humour.

\*

Les cloches de l’église me réveillent et le soleil chauffe mon visage, j’ai oublié de tirer les rideaux. Je comptais les raccourcir quand j’ai emménagé, peu avant qu’Eric n’emménage à son tour.

J’ai l’impression de ne pas avoir dormi.

La musique de Sophie s’échappe dans la cour intérieure, toujours la même playlist, je connais chaque chanson par cœur. Parfois je fredonne, parfois je crie par la fenêtre ouverte. Je crie seulement quand je n’en peux plus, quand il n’est plus possible de demander. Sophie ne crie jamais, même pas sur Eric.

Nous sommes dimanche, Sophie a toujours des projets pour le dimanche. Moi, le dimanche, je m’efforce de rester au lit le plus longtemps possible, de manger le plus tard possible, de gaspiller le plus de temps possible. Le dimanche, l’ambiance dans la ville me fait peur. Je reste couchée jusqu’à ce que le téléphone sonne. C’est Lili.

Extrait de Nous n’avons jamais été dans la mer, traduit de l’allemand par Benjamin Pécoud.

## biblio

Im Meer waren wir nie

Limmat Verlag, 2025.

Fünf Jahreszeiten

Limmat Verlag, 2020.

Des Eléphants dans le jardin

Traduit de l’allemand par Benjamin Pécoud, Ed. de l’Aire, 2017.  
*Elefanten im Garten*. Limmat Verlag, 2015.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un·e traducteur·trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/articles/inedits](http://www.lecourrier.ch/articles/inedits) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli et de la Fondation Pittard de l’Andelyn.



MATTHIAS GÜNTHER

## bio

**MERAL KUREYSHI** est née en 1983 à Prizren, au Kosovo. Elle est arrivée avec sa famille en 1992 en Suisse et vit aujourd’hui à Berne. *Des Eléphants dans le jardin*, son premier roman, a été traduit dans de nombreuses langues et nominé pour le Prix suisse du livre. Nous publions ici le début de *Nous n’avons jamais été dans la mer*, lui aussi nominé pour ce prix, qui raconte le quotidien de femmes de différentes générations et explore les liens d’amitié et les nouvelles façons de faire famille.

**BENJAMIN PÉCOUD** est né en 1981. Auteur et traducteur, il a étudié l’allemand et la science politique à Lausanne et Paris. Il traduit notamment Hermann Burger, Meral Kureyshi et Ariane Koch, et a reçu le prix Pierre-François Caillé 2020 pour sa traduction de *L’Enfant lézard* de Vincenzo Todisco (Zoé, 2020). Il est membre du collectif d’auteurices Caractères mobiles, avec lequel il publie *Au Village* (d’autre part, 2019) et *Les Voix du tram* (Antipodes, 2026, à paraître). Il évoque sa traduction de l’extrait publié ici dans un texte à lire sur [www.lecourrier.ch/inedits](http://www.lecourrier.ch/inedits) **CO**